qu'elle n'avait pas aperçu d'abord parce qu'il était resté en arrière, se précipita sur elle et la tua net, sans qu'elle eût le temps de faire entendre les moindres cris. Hélas ! sa maîtresse en poussa pour elle !! Ce furent des attaques de nerfs, des sanglots, des pamoisons à rendre fou de jalousie son défunt époux, s'il en eût été le témoin ; le neveu s'enfuit en voyant le résultat tragique de son infernale ruse, et ne douta presque pas d'être déshérité par la veuve, qui, durant plusieurs jours, refusa de le recevoir.

Nous allâmes la consoler dans cette circonstance douloureuse ; je fus effrayé de l'altération profonde de ses traits et du désespoir empreint sur sa figure, et comme je commençais alors à *rimailler*, comme disait ma famille, cette pauvre affligée me conjura de mettre ma muse naissante au service de ses regrets, et de composer une épitaphe pour le tombeau de Doxine, qu'elle avait élevé dans son jardin. Touché de son chagrin, je me mis en devoir de satisfaire à ses exigences sépulcrales, et, sachant que la pauvre chatte avait été étranglée dans la quinzième année de sa vie, je composai pour elle le quatrain tumulaire qui suit :

Sous ce terrain git une chatte
 Qui trois lustres chez moi vécut,
 Et nul jamais ne s'aperçut
 Qu'elle eût des griffes à sa patte.

J'ai déjà parcouru une longue carrière, mais je suis certain que jamais aucune poésie de mon crû ne causa une joie aussi pleine et entière que ce quatrain. Ah ! si le public avait pour moi la moitié de l'admiration dont cette pauvre veuve fut embrasée en ces moments, je n'aurais rien à envier aux gloires des Homère, Virgile, Dante, etc., etc., etc.

Je puis dire que la pierre où l'on grava ces vers fut la pierre de l'angle sur laquelle ma réputation de poète s'éleva dans ma commune, et que ma renommée est sortie de la